



HAL
open science

Compte-rendu de Schaub Jean-Frédéric (2015). - Pour une histoire politique de la race. Paris: Seuil, 2015, 318

p

Sébastien Urbanski

► **To cite this version:**

Sébastien Urbanski. Compte-rendu de Schaub Jean-Frédéric (2015). - Pour une histoire politique de la race. Paris: Seuil, 2015, 318 p. 2015. hal-01493192v1

HAL Id: hal-01493192

<https://hal.science/hal-01493192v1>

Submitted on 21 Mar 2017 (v1), last revised 21 Dec 2020 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte-rendu de Schaub Jean-Frédéric (2015). *Pour une histoire politique de la race*. Paris : Seuil, 318 p.

Sébastien Urbanski

L'ouvrage *Pour une histoire politique de la race* de Jean-Frédéric Schaub, directeur d'études à l'EHESS, se présente d'emblée comme une contribution dans un contexte historique précis : « deux ans avant les élections prévues en France en 2017 » (p. 20). Une des premières constatations, posée en forme d'énigme, est que le racisme comme discours d'oppression ne devient utile qu'à mesure du « triomphe de la plasticité des appartenances ». Les individus ont en effet la possibilité de choisir largement les attributs qui les définissent, et la pensée raciste consiste justement à leur contester cette faculté ou ce droit. C'est pourquoi le racisme peut aller de pair avec l'extension des droits : ainsi, « la stigmatisation des Afro-américains a atteint son maximum raciste quand ils sont devenus citoyens » (p. 19). Pour comprendre ce phénomène, l'auteur propose une plongée historique très large : persécution des Juifs dans l'Espagne du Moyen-âge, pendant le nazisme, persécution de diverses catégories de population en URSS, esclavage et ségrégation des Noirs en Amérique du Nord et latine... Le lecteur pourrait être déstabilisé d'avoir à passer rapidement d'une époque à l'autre, d'un lieu à l'autre, sans bien saisir – du moins au début du livre – la logique de ces allers et retours. Mais l'objectif de cette démarche est clairement précisé : proposer une analyse comparative, seul moyen de saisir ce qu'est le racisme au-delà de définitions locales, forcément limitées. Par exemple, si le critère de la couleur focalise l'attention des études américaines, c'est surtout en raison de l'histoire des Etats-Unis (ségrégation des Noirs par les Blancs). Il convient donc d'élargir le regard.

L'étude est divisée en huit chapitres, qui ne sont pas regroupés en parties. L'argumentation ne suit pas vraiment un plan prédéfini. L'auteur préfère évoquer les questions qui constituent son « fil rouge », pour y revenir ensuite afin de les développer et les illustrer plus avant. On peut toutefois distinguer trois moments : le premier (p. 21-95) pose les principaux problèmes, sans pour autant les résoudre : légitimité des études naturalistes sur la race, utilisation de la notion même de race en politique ou dans les études scientifiques, place du critère de la couleur pour définir la race... Le lecteur peut ainsi prendre conscience de la grande complexité du domaine. Le deuxième moment (p. 97-275) constitue le cœur de l'ouvrage, en donnant des

pistes et des définitions claires pour mieux identifier le racisme dans sa globalité. Le troisième (p. 277 *sq.*) propose d'intégrer l'analyse dans une anthropologie générale, incluant sciences du vivant et sciences humaines et sociales.

La plongée historique comparative permet de comprendre que le racisme est souvent une réponse non à la visibilité de l'autre (couleur de peau par exemple), mais précisément à son invisibilité. C'est même là que l'auteur situe son origine historique. En effet, le plus ancien montage idéologique visant à contenir les dominés dans une position inférieure est sans doute celui qui cherche à lutter contre « l'obstination dans l'erreur vis-à-vis du Créateur et des vérités révélées. Juifs, musulmans et autres infidèles, cathares, païens au cœur endurci, tous ces groupes doivent être tenus à l'écart » (p. 114). Le désir de les convertir « est contredit par la prise de conscience malheureuse qu'il s'agit là d'une entreprise sans espoir » (p. 115). Cet échec religieux alimente la conviction que ces populations, pas forcément « de couleur » (Irlandais par exemple) sont frappées naturellement d'une incapacité à percevoir la vraie parole, autrement dit d'une barbarie qui se transmettrait de façon héréditaire, quelles que soient les tentatives de conversion. D'où l'importance supposée de la captivité et des travaux forcés, susceptibles de lutter, mieux que le simple baptême, contre l'infériorité naturelle de certaines minorités. L'objectif reste donc universaliste, conformément au message chrétien : il s'agit de donner à ces êtres captifs la chance d'effectuer leurs premiers pas hors de la sauvagerie. Mais il s'accompagne bien, sans paradoxe, d'une théorisation raciste, c'est-à-dire postulant des critères « biologiques » qui se transmettent de façon héréditaire. La même tension parcourt d'autres idéologies se présentant comme universalistes. Ainsi le communisme staliniste a pu développer des pratiques racistes, au sens où il fallait réduire en captivité, déporter et tuer non seulement les nobles ou les koulaks, mais aussi leurs enfants ou leurs petits enfants : tels individus auraient la noblesse dans le sang, tels autres seraient marchands ou prêtres héréditairement (p. 177).

Le cas des Juifs au Moyen-âge permet d'identifier clairement le lien entre invisibilité et racisme, ainsi que son origine pour partie religieuse. L'embarras des idéologues racistes était que les Juifs étaient assez nombreux à se convertir au christianisme, ce qui les rapprochait du statut des autres membres « majoritaires » de la société. Il fallait donc trouver un moyen pour les garder en position dominée, d'autant plus nécessaire que le critère physique était peu probant pour les reconnaître. D'où l'essor des enquêtes généalogiques qui s'accompagnent d'une sophistication de la pensée raciste et des dispositifs visant les traits héréditaires des

personnes, qui peuvent être biologiques mais aussi spirituels, ou encore relevant d'une supposée « psychologie ancestrale » (p. 150). L'oxymore « antijudaïsme raciste » prend alors tout son sens, les persécutions religieuses étant le préalable historique des politiques raciales. Les horreurs nazies en sont une concrétisation particulièrement poussée.

Pour autant, l'auteur ne nie aucunement l'importance des critères visibles qui donnent prise au racisme, notamment la couleur de peau. Ceux-ci sont évidemment très problématiques car l'individu n'a aucune chance de s'en défaire, contrairement aux Juifs qui sont potentiellement bien plus « invisibles ». Prenons l'exemple de l'esclavage, qui permet de saisir la complexité du problème. Est-il une conséquence de la centralité de la couleur comme altérité immédiatement visible, qui était déjà là avant toute théorisation raciste ? La réponse peut être positive, mais l'inverse est également vrai : l'importance du clivage entre Noirs et Blancs, notamment aux Etats-Unis, a conduit les recherches à (trop) se focaliser sur ce critère. L'auteur propose alors un moyen pour clarifier le débat. La distinction principale n'est pas à établir entre visibilité et invisibilité, mais plutôt entre le même et l'altération du même, dans le sens de « rendre autre ». La couleur a son importance, mais c'est surtout le succès d'assimilation des populations minoritaires aux sociétés qui conduit au succès d'une théorie de la race, comme rejet du processus de réduction des distances. En somme, « c'est la réprobation des convertis, en général indiscernables, qui a été la matrice et le terreau de la répulsion selon le phénotype » (p. 257). Une telle conclusion est assurément contre-intuitive, et elle fait le grand intérêt de l'ouvrage.

La fin du livre comporte des rappels importants qui découlent naturellement de l'analyse proposée précédemment. La science est-elle une matrice du racisme ? La réponse est clairement négative et l'expression « racisme scientifique » est rejetée. Loin d'un constructivisme radical qui a longtemps pesé sur les sciences sociales, J.-F. Schaub rappelle la légitimité d'une recherche naturaliste sur les races, déjà amplement démontrée par les progrès du savoir médical. En suivant Franz Boas, l'auteur rappelle qu'on ne peut nier *a priori* l'existence de fondements organiques aux différences dans le comportement mental (p. 300). On ne peut pas non plus s'abriter « derrière un état ancien de la biologie expérimentale qui n'admettait aucune rétroaction de l'histoire d'un corps sur le matériau génétique dont il est porteur » (p. 307). Évidemment, il ne s'agit pas là d'une concession à la pensée raciste. Au contraire, c'est précisément à partir de ce point de vue que le racisme peut être le mieux dénoncé : en critiquant non la science, mais les inférences douteuses qui en sont faites. Si « la

paléanthropologie et la biologie génétique ne fournissent plus les arguments scientifiques, on pourrait même dire scientifiques, qui administreraient la preuve ultime de ce que l'hypothèse raciste était inepte » (p. 307), alors les sciences humaines et sociales ont un rôle important à jouer pour bâtir une critique – tout aussi scientifique – de la pensée raciste. Ce « monisme raisonné » permet ainsi de réfuter, par exemple, la croyance en la supériorité intellectuelle naturelle des Juifs ashkénazes – une croyance pas moins raciste que celles qui affirment l'infériorité de certaines populations.

En somme, le livre de J.-F. Schaub propose un questionnement original conduisant à une définition précise du racisme, indispensable dans le contexte contemporain. L'auteur ne prend pas position dans les controverses politiques et médiatiques, mais il est difficile de ne pas penser à plusieurs épisodes récents. Considérons par exemple l'idée d'interdire les « signes religieux ostensibles » aux parents accompagnateurs de sorties scolaires. S'agit-il d'une pure volonté d'exclure (Dubet, 2012), de la manifestation d'un racisme latent (Guénif-Souilamas, 2014), ou d'une saine application du principe de laïcité (Kintzler, 2014) ? Le livre de J.-F. Schaub n'aborde pas ces questions, tout en faisant les rappels suivants. D'une part, « le racisme ne se réduit pas à la doctrine qui dispose son argumentation, mais une ségrégation qui ne repose pas sur ce type de doctrine ne saurait relever de la politique raciale que par métaphore » (p. 127). D'autre part, il importe de distinguer racisme et xénophobie. Au contraire du racisme, la xénophobie ne s'inscrit pas par essence dans un système de domination, et ne requiert aucune compétence sociale particulière (p. 102). D'où l'importance des échelles d'observation : « à chaque échelle il se peut que se manifestent des griefs réciproques, mais qui s'effacent à une autre échelle d'observation » (*id.*). Interdire les « signes religieux ostensibles » aux mères accompagnatrices peut ainsi s'accompagner d'une pluralité de justifications, à différentes échelles (l'établissement, les injonctions ministérielles, les déclarations politiques...). L'objectif de la recherche est de démêler ces divers registres. Selon l'angle d'analyse, ladite interdiction peut être considérée comme raciste, ou xénophobe, ou ni l'un ni l'autre. Il reste qu'elle facilite sans doute des ambitions racistes portées par *certaines*.

Le livre de J.-F. Schaub apporte donc des distinctions conceptuelles particulièrement utiles, bien loin des controverses médiatiques souvent confuses : la loi sur les signes religieux ostensibles serait « raciste » (selon P. Tévanian), seul le Front National défendrait la laïcité (E. Badinter), la journaliste Caroline Fourest serait « raciste », etc. Plus généralement, la

thématique de l'« altération du même » débouche sur une conception optimiste de la modernité séculière : il ne s'agit pas de valoriser les différences, mais d'éviter de produire de l'altérité quand elle cesse d'être évidente. Les différences n'existent pas « au départ », elles sont produites par des systèmes de domination ayant souvent, historiquement, une dimension raciste. Il importe donc de résister à la tentation post-laïque, qui se manifeste par exemple dans la mention de l'héritage religieux dans la Constitution européenne (Schaub, 2008). La laïcité, dans son exigence de neutralité, reste un moyen de mettre en avant la « mêmeté » essentielle des êtres humains, même si certaines interprétations de cet idéal peuvent comporter des accents nationalistes (Laborde, 2010).

Certains points de l'ouvrage pourraient évidemment être discutés. Ainsi, on ne trouvera pas de véritables démonstrations historiques : l'auteur choisit plutôt d'élaborer une thèse, qu'il qualifie lui-même de « contre-intuitive » (p. 257), en donnant de nombreux exemples illustratifs empruntés à des époques et des lieux disparates. Il ne s'agit donc pas vraiment d'un ouvrage d'histoire, mais plutôt d'une théorie sociale exemplifiée, associée à un programme de recherche susceptible de « ne pas brider l'imagination historique » (p. 281). Comme souvent dans ce genre d'entreprise, qui a bien sûr toute sa légitimité, on peut se demander si le trait n'est pas quelquefois un peu forcé. En particulier, il faudrait peut-être davantage distinguer entre racisme comme *pratique*, associée à des institutions oppressives, et *idéologie* raciste permettant de légitimer cette dernière. Par exemple, le passage suivant pourrait interroger : « le plus puissant moteur du racisme visant les Noirs aura été le processus de rapprochement de la condition noire et de la citoyenneté commune dans les sociétés post-esclavagistes » (p. 231). Est-ce à dire qu'il y avait moins de racisme quand les Noirs étaient réduits à l'esclavage ? En fait, l'auteur veut plutôt souligner qu'auparavant, il n'y avait pas besoin d'*idéologie* raciste sophistiquée pour maintenir les Noirs dans une position extrêmement dominée. De même, si « les homosexuels viennent d'être sifflés [à l'occasion de la loi sur le mariage pour tous] parce qu'ils demandaient de bénéficier du droit à rejoindre la norme familiale napoléonienne » (p. 19), il s'agit là peut-être moins d'un essentialisme à leur égard qui aurait été accentué, que d'une expression d'un tel essentialisme déjà présent auparavant. C'est pourquoi d'autres passages semblent plus précis pour comprendre la pensée de l'auteur : quand les races réputées inférieures prouvent qu'elles sont à même de s'émanciper, c'est surtout le *dogme racial* qui est affirmé avec une énergie plus manifeste (p. 293). Ce qui peut avoir des conséquences, évidemment, sur le racisme lui-même.

Dubet François (2012). « Éduquer dans un monde pluriel » (Entretien avec F. Dubet). *Tréma*, n° 37, p. 6-21.

Guénif-Souilamas Nacira (2014). « Le nombre de musulmans surévalué par les Français : l'idéologie raciste fait son chemin », *Le Nouvel observateur*, 30 octobre, <http://leplus.nouvelobs.com/contribution/1267442-le-nombre-de-musulmans-surevalue-par-les-francais-l-ideologie-raciste-fait-son-chemin.html>

Kintzler Catherine (2014). *Penser la laïcité*. Paris, Minerve.

Laborde Cécile (2010). *Français, encore un effort pour être républicains !* Paris, Seuil.

Schaub Jean-Frédéric (2008). « Les laïcs et la politique catholique de civilisation », Blog de J.-F. Schaub, 23 janvier, <http://rue89.nouvelobs.com/blog/-/5480>